

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

I

DEPUIS le jour où nous le leur avons présenté pour la première fois, nos lecteurs ont eu plus d'une fois la preuve que le Dijonnais Ovide Soliveau, amplement doué de tous les vices, était capable de tous les crimes. Sur le paquebot le "Lord-Maire," qui le conduisait en Amérique, il s'était, on s'en souvient, livré à une tentative de vol, et ce n'était pas son coup d'essai, car René Bosc, l'ancien agent de la sûreté, qui allait rejoindre sa fille à New-York, avait appris à Paul Harmant qu'il s'était trouvé porteur d'un mandat d'arrestation décerné contre Soliveau pour faits de même nature. Du vol et du chantage à l'assassinat la distance était courte pour un gaillard qui ne reconnaissait ici-bas qu'une loi, celle de son intérêt personnel. Rien ne pouvait lui plaire davantage que de "travailler" pour le compte de son prétendu cousin dont il savait la fortune à peu près inépuisable. Aussi avait-il accepté sans l'ombre d'une hésitation ou d'un scrupule le rôle monstrueux que lui imposait Jacques Garaud. Ce dernier allait une fois de plus se mettre pieds et poings liés à sa merci ; il se promettait bien d'exploiter en homme habile la situation et d'en tirer tout le parti possible. De plus, il aimait les émotions, de quelque nature qu'elles fussent. Nous lui avons entendu dire à lui-même que les préliminaires du crime projeté l'amusaient, et que lorsqu'un projet amuse on trouve sans peine des expédients pour le faire réussir. Ces expédients, il fallait les chercher dans les habitudes de la personne que Jacques Garaud le chargeait de frapper. Ovide pensa que la défroque d'ouvrier maçon revêtu par lui la veille n'était point du tout de mise pour entrer en campagne, et qu'il lui faudrait des déguisements variés, lui permettant de se constituer des individualités multiples, afin de dépister les recherches qui ne manqueraient pas d'être faites par la police après la suppression de Lucie.

Levé de bonne heure, Ovide Soliveau s'habilla de ses plus vieux vêtements, prit une valise vide, et se rendit en flâneur au temple, au quartier de la friperie. Là il alla de boutique en boutique, bavardant avec les vendeurs, se donnant à eux comme un comédien de province complétant sa garde-robe. Bref, il acheta, pour fort peu d'argent, plusieurs costumes dont les caractères étaient bien tranchés. Il y joignit les moindres détails d'ajustement allant avec chacun de ces costumes et complétant l'ensemble, de manière à tromper les yeux de l'observateur le plus exercé. Ovide avait l'intuition du comédien consciencieux qui cherche l'effet dans la vérité absolue, dans le "naturalisme," et considère une vieille blouse jadis bleue, blanchie par l'usage, comme un "document."

Lorsqu'il revint à l'avenue de Clichy en fiacre, non seulement sa valise regorgeait, mais encore

une demi-douzaine de paquets volumineux y étaient joints. Il transporta tout cela dans un cabinet de son pavillon, cabinet transformé en garde-robe, et, comme l'eût fait un couturier de théâtre, assembla méthodiquement les objets formant un "ensemble." N'ayant terminé son travail qu'à une heure fort avancée de la soirée, il remit au lendemain les premières démarches qu'il se proposait de faire afin de se mettre au courant des habitudes de Lucie. Ce que lui avait dit Paul Harmant au sujet de la jeune fille était gravé dans sa mémoire. Il fallait maintenant savoir avant tout si la fiancée de Lucien Lebroue allait chaque jour travailler chez madame Augustine, à quelle heure elle quittait, et à quelle heure elle y rentrait. Avant d'être au courant de ces diverses choses, dresser un plan était impossible.

Le mardi matin, Ovide, vêtu en commissionnaire médaillé, sortit de chez lui, gagna la place Clichy, et là prit un omnibus qui devait, par correspondance, le conduire non loin de l'île Saint-Louis. Admirablement grisé, et commissionnaire



Cinq minutes après, Ovide et l'asseyeuse étaient installés en face l'un de l'autre.—(Voir p. 158, col. 3.)

de la tête aux pieds, le Dijonnais était méconnaissable. Il descendit de l'omnibus près de l'Hôtel de Ville dont on pressait les travaux de reconstruction et il se rendit pédestrement au quai Bourbon. Arrivé à quelques pas de la maison qu'habitait Lucie, Ovide tira de sa poche un morceau de papier sur lequel il avait écrit l'adresse de la jeune fille. Neuf heures sonnaient au clocher de l'église Saint-Louis-en-l'île. Le faux commissionnaire passa sous la voûte, traversa la cour, alla droit à la loge du concierge, et feignant de lire le nom tracé sur le papier qu'il tenait à la main, il dit :

—Mamselle Lucie, s'il vous plaît, madame ?
—Au sixième, la porte à gauche.
—Elle est chez elle ?
—Ça, pour sûr.
—Bien des mercis.

Ovide s'engagea dans l'escalier et gravit les marches. Arrivé au second étage, il s'arrêta.

—Si la petite n'est point sortie à cette heure, se dit-il, c'est qu'elle travaille chez elle. Donc il y a des chances pour qu'elle se rende aux ateliers de sa maîtresse couturière seulement pour reporter son ouvrage, Je vais m'assurer de ça.

Il laissa s'écouler quatre ou cinq minutes, puis il redescendit. La concierge, absorbée par la confection de son déjeuner, ne le vit même point passer devant la loge et sortir.

II

En quittant le quai Bourbon, Ovide se rendit rue Saint-Honoré et n'eut pas besoin de chercher la maison de madame Augustine. Le nom de la grande couturière s'établissait, en lettres dorées énormes, tout le long du balcon du premier étage. Le pseudo-commissionnaire monta droit aux ateliers et sonna. Un domestique en livrée très correcte vint lui ouvrir et le mit en rapport avec une "demoiselle" du salon d'essayage, fort jolie fille, vêtue à la dernière mode et servant de mannequin vivant pour l'exhibition des merveilleuses toilettes sorties du cerveau de la tailleuse. Ovide jugea convenable de faire un peu de couleur locale en s'exprimant avec l'accent le plus pur des fils de l'Auvergne.

—Mademigelle Luchie, chi vous plaît ? demanda-t-il.

—Qui ça "Mademigelle Luchie ?" fit l'essayeuse en riant.

—Une ouvrière de voschtre maigeon, fouchtra

—Ah ! Lucie. !

—Oui, ch'est bien cha, mademigelle Luchie.

—Elle ne travaille pas ici. Elle emporte l'ouvrage chez elle.

—Quai Bourbon, alorche ?

—Oui. Est-ce que vous lui apportiez une lettre ?

—Non. Ch'est une commichion.

—Ah ! ah ! une "commichion !" et de quelle part ?

—De la part d'un mochieu.

—Parfait ! Je m'en doutais.

Ah ! elle connaît des messieurs, cette sainte n'y touche ! Eh ! bien, que le "Mochieu" aille chez elle ! Lucie est une prétentieuse qui "fait sa poire" (comme on dit dans le grand monde) et ne montre son nez ici que pour rapporter son ouvrage ou venir chercher des fournitures.

—Merchi, mademigelle.

—Et comment est-il, le monsieur ? reprit l'essayeuse.

—Ch'est un particulier très cochu.

—Ah ! très cossu.

—Oui, mademigelle.

Ovide tourna sur ses talons. La demoiselle rentra dans le salon d'essayage, extrêmement vexée de ce qu'elle appelait "l'heureuse chance de cette petite diable de Lucie." Tout en descendant, le Dijonnais se disait :

—Elle est envieuse et déteste sa camarade, il y aura peut-être là quelque chose à exploiter au profit de notre affaire. Ne rien négliger, c'est ma devise.

Une fois sur le trottoir, il s'arrêta en se demandant ce qu'il allait faire.

—Lucie ne vient ici que lorsque son travail à rapporter l'y appelle, murmura-t-il. Donc c'est en plein jour, et en plein jour tout est impossible. Je ne m'acquitterai jamais de ma tâche à moins d'avoir des renseignements nouveaux et plus étendus. Qui me les donnera ? Parbleu, la demoiselle de